

fle s'élève au milieu de la baie de Baïn, elle est constamment fréquentée par des artistes français, des peintres surtout.

Les deux voyageurs annoncèrent qu'ils étaient l'un sculpteur et l'autre paysagiste ; tous deux Espagnols ; Ils affectaient de parler l'Italien avec un accent catalan très prononcé. Ils savaient le français du reste, car l'un d'eux fit une observation en cette langue à son compagnon ; ils demandèrent à souper au moment où Armand rentrait avec ses convives ; l'hôte parut embarrassé, s'attendant peu à donner un repas à pareille heure, pour six personnes. Après avoir réfléchi, il fit un offre :

— Messieurs, dit-il, j'ai une poularde froide qui peut faire le fond d'un souper ; voulez-vous souper à table d'hôte ? Cela vaudra mieux que de découper cette remarquable volaille en deux parts, ce qui ne serait plus présentable.

Armand regarda les voyageurs qui de leurs coté l'examinaient ; ils avaient des figures spirituelles et semblaient gens bien élevés ; Armand eut un sourire qui était un acquiescement ; les voyageurs saluèrent de leur coté.

— Ma foi, messieurs, dit Armand, il me semble que vous avez bonne envie d'accepter ; moi aussi, mes amis de même, et nous avons grand faim. Les sorbets italiens donnent appétit. A table si vous voulez bien.

Le souper fut servi rapidement et la conversation s'entama au champagne : les deux artistes restaient un peu sur la réserve, écoutant, souriant, approuvant, très affables mais ne disant pas grand chose. Toutefois, le sculpteur ayant entendu faire une allusion au duel d'Armand avec Nello, il demanda :

— Suis-je indiscret, messieurs, en vous priant de me dire si c'est bien du chevalier Nello qu'il s'agit comme adversaire de monsieur ?

Il montrait Armand.

— Oui monsieur, dit Beljioso.

— Et monsieur sait quelle est l'adresse inouïe de Nello à l'épée ?

— Nous serions impardonnables de la lui avoir laissé ignorer.

— Et vous vous battez quand même, monsieur ? demanda l'artiste.

— Mais oui ! dit Armand.

Le sculpteur se leva et s'inclina profondément devant Armand, qui lui rendit son salut ; mais il semblait si profondément étonné, que le sculpteur lui dit :

— Monsieur, j'admire les supériorités en tout genre. Or vous êtes aussi fort à l'escrime que le chevalier Nello ou d'une bravoure insensée. Dans les deux cas, je vous félicite.

— Monsieur, dit Armand, je suis tout simplement un frère qui veut faire respecter sa sœur.

A partir de ce moment les deux artistes observèrent Armand avec la plus grande attention ; ils s'informèrent du lieu du combat et des conditions, puis on en vint à parler de Fulminante.

— S'il allait venir interrompre notre duel ! fit Armand

— Pourquoi cela ? demanda le sculpteur. Dire qu'il serait enchanté d'y assister, cela est probable, mais vous troubler, étant donné son caractère, cela m'étonnerait beaucoup, moi qui le connais.

— Vous le connaissez ! fit-on.

— Beaucoup.

— Mon ami a fait son buste et moi son portrait ! dit le peintre.

— Dans les montagne ? demanda-t-on.

— En pleine montagne !

— Voilà une singulière aventure ! fit Armand.

Puis il ajouta :

— Et moi qui souhaitais le voir !

— Je vous donnerai, si vous voulez, une lettre de recommandation, dit le sculpteur.

— Volontiers et mille grâce ! répondit Armand.

Puis il demanda :

— Mais comment votre rencontre s'est-elle faite ? je vous prie, messieurs.

— Oh ! très simplement ! dit le sculpteur. Nous avons été invité par lui-même ; un jour à Capri, dans la campagne, nous avons été abordés, au moment où nous prenions des croquis par un jeune homme qui nous a semblé bien élevé. Nous avons causé d'un paysage que mon ami voulait peupler de brigands. Notre interlocuteur nous a demandé :

— Voudriez-vous voir de vrais brigands et les peindre au naturel ?

— Oui, certes, avons-nous dit.

— Messieurs, a-t-il fait, je suis le Fulminante : si vous trouvez que moi et ma bande en valons la peine, je vous ferai prendre un de ces jours par un homme sûr et vous serez mes hôtes pour quelques semaines. Ainsi fut fait.

— Est-ce un beau garçon, ce brigand ? demanda Armand très intéressé.

— Ni beau ni laid ; c'est un type !

Et les deux artistes racontèrent leur pérégrinations avec la bande. Toutefois le récit fut écourté sur les observations de Beljioso ; il fallait qu'Armand dormît. On se sépara en se donnant rendez-vous sur le terrain.

## VII

### UNE AUBERGE NAPOLITAINE.

Le terrain dont on avait parlé pour ce duel était un petit enclos appartenant à un aubergiste dont l'établissement se trouvait non loin de là ; cet aubergiste sachant la jeunesse de Naples très batailleuse avait eu l'idée d'offrir ce champ pour les duels moyennant une contribution. Or, avant l'aube, les deux artistes que nous avons vus à la Pension suisse réveillaient l'aubergiste qui s'empressa d'ouvrir mais parut fort étonné en reconnaissant ses clients.

— Vous ici, maître ? fit-il en s'adressant au sculpteur. Quelle imprudence !

— Ne tremble pas, vieux poltron ! dit le sculpteur. Est-ce que l'on me connaît ?

Puis il demanda :

— As-tu dans ton auberge une chambre d'où l'on pourrait voir à l'aide d'une lorgnette le duel qui va avoir lieu ce matin dans ton enclos ?

— Il va donc y avoir un duel ? demanda l'aubergiste tout radieux.

— Oui, maître Culumerlo ! fit le sculpteur. Et un joli duel, je t'assure. Mais hâte-toi de répondre. As-tu la chambre en question ?

— Certainement, maître.

— Hâte-toi alors de nous la donner.

L'aubergiste fit monter ses clients sur le toit de l'auberge en forme de terrasse et les plaça dans une petite chambre construite en belvédère.

— Voilà ! fit-il.

— C'est bien ! fit le sculpteur. Sers-nous ton meilleur vin blanc.

Quand ils furent seuls, bien seuls, les deux artistes se mirent à causer.

— Me diras-tu enfin, demanda le paysagiste, pourquoi nous sommes venus à Naples ?

— Et pourquoi nous sommes ici ? fit le sculpteur.

— Oui, je suis fort intrigué.

— Caro mio, dit le sculpteur qui obliait de donner un accent catalan au dialecte napolitain, si tu étais arrivé à être le dieu de Naples et que tu visses un autre dieu élever autel contre autel, tu te préoccuperais un peu, n'est-ce pas, de cette concurrence ?

Et il reprit :

— Au fond, je ne serais pas fâché de savoir qui de